



JOURNAL HUMORISTIQUE

L. LASSALLE, Rédacteur

H. BERTHELOT, Fondateur

A. P. PIGEON, Editeur-Prop.

FEUILLETON DROLATIQUE

LES AMOURS DE QUATERQUEM

II  
(Suite)

Il est des hommes de génie qui frappent les yeux tout d'abord et qui se promènent dans Paris avec la majesté des dieux immortels. Notre ami Quaterquem n'était pas de ceux-là. Les



QUATERQUEM

maîns dans ses poches, le cigare au bec, et le chapeau rejeté en arrière, il marchait lentement, plein d'un calme admirable et sans regarder personne.

Au coin du boulevard et de la rue Vivienne il fit une réflexion.

—En vérité, pensa-t-il, je suis un terrible égoïste. A trois heures j'ai fait fortune ; il est trois heures et quart, et j'ai oublié mes amis ; il faut que ce maudit argent est des chances bien extraordinaires. Si je leur offrais un bol de punch pour réparer ma faute ? Eh ! parbleu ! voilà justement le bol.

Il entra dans un de ces brillants magasin de bric-à-brac qu'on vient



LE MARCHAND DE BRIC-À-BRAC

voir des extrémités du monde civilisé, et où l'on rencontre pêle-mêle les armures, les casques, les sabres, les dagues,



ENTRE DEUX SIEGES

(Voir l'explication en deuxième page.)

les épées, les cafetières, les vases du Japon et tous les brillants joujoux qui sont la spécialité de l'industrie parisienne.

—Combien vaut ce vase de Sèvres ? demanda-t-il au marchand.

—Trois mille francs, monsieur.

Quaterquem se mordit les lèvres.

—Monsieur, dit le marchand, peusez que le vase est unique en Europe. Aussitôt qu'il fut fait, on en brisa le moule. Voyez la peinture, c'est une copie de la "Jeune fille à la cruche cassée," de Greuse. Cette copie est admirable. Elle fut faite sur l'ordre du grand Napoléon.

Quaterquem se mit à rire.

—Vous en doutez, peut être ? continua le marchand. Etes-vous du métier ?

—Non ; je suis géomètre.

—Justement, monsieur ; Napoléon en fit présent à M. Monge, comte de Péluze, qui était un fameux géomètre et son grand ami, comme vous savez ; et les héritiers de M. le comte de Péluze l'ont vendu à un prince russe, de qui je le tiens.

—Je vous crois, dit Quaterquem ; mais c'est bien cher, trois mille francs !

—Monsieur, reprit le marchand, nous avons de la porcelaine de Limoges toute neuve à meilleur marché.

Cela ne faisait pas le compte de l'a-

cheteur. Il fit le tour du magasin ; mais il ne pensait qu'au vase de Sèvres. Enfin il le paya, l'emporta chez lui, et écrivit à dix-sept de ses plus intimes amis la lettre-circulaire que voici :

"Mon cher ami,

"Archimède ne demandait qu'un levier pour soulever l'univers. J'ai trouvé mieux ; je conduis les ballons comme un cocher conduit un omnibus. Dans un mois j'irai voir Pékin ; prépare tes commissions pour le chef du Céleste Empire, frère de la lune et cousin germain du soleil.

"Un bonheur ne vient jamais seul ; l'or ruisselle dans mes poches, et je viens d'acheter un ancien plat à barbe de Napoléon né à Sèvre ; c'est là que nous ferons le punch. Je t'attends ce soir à neuf heures.

"Tout à toi,

"YVES QUATERQUEM."

Quand les dix-sept lettres furent écrites, il se leva pour chercher un bâton de cire à cacheter ; dans ce brusque mouvement, le vase de Sèvres, heurté, tomba sur le plancher et se brisa en plusieurs morceaux.

Quaterquem demeura quelque temps immobile. La surprise, le désespoir, le regret de l'argent perdu et du chef-d'œuvre brisé l'accablaient en même temps. Enfin il prit son parti, et tristement écrivit au bas de toutes ses lettres ce post-scriptum :

"P. S. — Enfer et damnation ! Je viens de casser le plat à barbe de Napoléon. Ne te dérange pas. Le punch est remis à des temps meilleurs. Au diable le vase, l'ouvrier qui le fit, Napoléon qui le donna à Monge, Monge qui le légua à ses neveux, les neveux qui l'on vendu au prince russe, et le prince russe qui eut la sotte idée de s'en défaire ! Adieu. Je vais à l'Opéra-Comique."

Puis il cacheta et mit à la poste ses dix-sept lettres. A huit heures il entra à l'Opéra-Comique. Par hasard, il ne trouva de place que dans une loge, et se plaça au premier rang. Ce hasard devait décider de sa vie.

La loge était vide ; mais un quart d'heure après, un anglais entra, flanqué de deux anglaises ; l'une blonde et mûre comme une vieille pomme ridée par le froid de l'hiver ; l'autre moins blonde, mais belle comme un lis et charmante comme une héroïne de Walter Scott. C'était la mère et la fille.

Quand à l'anglais, c'était un anglais. Tout le monde connaît cette race énergique, gauche, intelligente, égoïste, formaliste et désagréable qui remplit pendant six mois de l'année les hôtels du continent. L'anglais de la loge était un des beaux échantillons de la race.

Quaterquem, poli comme un français du siècle dernier, se leva pour céder sa place à la jeune anglaise. Déjà la mère était assise, et notre ami fut récompensé d'un sourire et d'un "Je vous remerci," auquel l'accent britannique le plus pur donnait de nouveaux charmes. L'anglais, roide comme pieu, s'assit sans daigner regarder le Breton, qui ne s'en souciait guère, et se pencha vers la jeune fille.

—Ma chère Alice, dit-il en anglais, connaissez-vous ce gentleman ?

—Non, dit-elle, en ôtant ses gants.



ALICE

—Personne ne vous l'a présenté ?

—Personne. —S'il n'est pas présenté, c'est comme s'il n'existait pas ; s'il n'existe pas, pourquoi l'avez-vous remercié ?

Alice leva légèrement les épaules.

(A suivre.)